

Les Romans de la Révolution. 1790-1912. Sous la direction d'AUDE DÉRUELLE et JEAN-MARIE ROULIN. Paris, Armand Colin, coll. Recherches, 2014. Un vol. de 432 p.

Cet ouvrage n'est pas un recueil d'articles mais un livre collectif dont l'architecture a été pensée en amont par une petite équipe de six chercheurs réunis autour d'Aude Déruelle et de Jean-Marie Roulin et composée de Xavier Bourdenet, Stéphanie Genand, Florence Lotterie, Paule Petitier, Corinne Saminadayar-Perrin et Gisèle Séginger. Le projet consistait d'abord à établir un corpus des romans ayant pour sujet la Révolution française, et publiés entre 1790 et 1912 : plus de deux cents œuvres au total, dont l'ensemble ne prétend pas à l'exhaustivité mais se veut représentatif. Le corpus commence avec les romans d'émigrés contemporains de l'événement (en particulier ceux d'Isabelle de Charrière, *Lettres trouvées dans des portefeuilles d'émigrés*, 1793 ou de Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, 1797) jusqu'au roman d'Anatole France, *Les dieux ont soif* (1912), conclusion ironique et distanciée sur la Terreur. L'ampleur du corpus, dans lequel des œuvres aujourd'hui peu connues se mêlent aux grands récits sur le sujet (*Les Chouans* de Balzac, les quatre romans des *Mémoires d'un médecin* de Dumas, *Quatrevingt-treize* de Hugo ou encore les romans normands de Barbey d'Aurevilly), est en soi un défi qui permet une approche originale du sujet en faisant bouger les lignes. Elle implique « une vision d'ensemble qui subs[ume] les études monographiques et les approches particulières sur les phénomènes de la chouannerie et de l'émigration. » La restriction des œuvres envisagées au seul genre romanesque, élargi ponctuellement à la nouvelle, permet avec un second cadrage un resserrement de la problématique : l'ouvrage postule en effet un lien intrinsèque entre l'essor du genre au XIX^e siècle et les bouleversements socio-politiques d'une France imparfaitement révolutionnée. Les auteurs rappellent sur ce point les analyses de François Furet pour qui la Révolution française ne se termine que dans les années 1880 (*Penser la Révolution française*, 1978). Le but recherché dans l'ouvrage est donc double : d'une part, étudier les représentations changeantes de la Révolution française dans les fictions au cours du XIX^e siècle, – un grand XIX^e siècle dans toute son ampleur politique et idéologique, de 1789 jusqu'à la veille de la Première Guerre Mondiale – et d'autre part, relire l'évolution du genre romanesque « en liaison avec cette matrice fondamentale qu'est la Révolution ».

Le livre s'organise en trois parties de quatre chapitres. La première partie, « *Le roman face aux révolutions du siècle* », offre une perspective diachronique en distinguant quatre périodes. Au tournant du siècle, de 1789 à 1815, l'heure est à la « sidération » (chap. 1). Devant l'absence ou le peu de recul face à l'événement, domine « l'incompréhension face à l'inouï » : la Révolution est occultée ou mise à distance, en une « paradoxale défaillance mimétique du roman ». En 1815 et jusqu'en 1848, commence une période nouvelle où la Révolution est à la fois proche et lointaine (chap. 2). C'est l'époque des grandes Histoires de la Révolution (Mignet et Thiers dès la Restauration, puis Lamartine, Esquiros, Louis Blanc, Michelet...). Le roman, « Entre mémoire et histoire », se construit « en étroite relation avec le champ historiographique » ; en « un temps où les processus identitaires sont devenus flottants et semblent ouverts à tous les possibles », le roman répond à sa façon au mot de Louis XVIII et essaie de « fermer l'abîme des révolutions » ; la plupart de temps, il conforte une lecture « bourgeoise » de la Révolution, qui aurait dû prendre fin en 1792. Avec la période suivante (1848-1870), « D'une Révolution à l'autre » (chap. 3), la littérature industrielle s'empare du sujet ; la Seconde République développe une nostalgie pour la grandeur héroïque de la Montagne ; certains comme Dumas ou Sue cherchent à écrire une légende républicaine pour le peuple et à « intégrer la Terreur au processus révolutionnaire ». Après le coup d'état, la période 1789-1793 permet d'évoquer de manière indirecte les combats idéologiques du Second Empire. Aux romans républicains (Dumas, Sue, Erckmann-Chatrion) qui tentent de « penser le peuple comme un dépassement des divisions de la société », s'oppose l'œuvre de Barbey d'Aurevilly qui « se projette en chouan de l'écriture ». La dernière période, de 1872 à

1912, est celle du « débat républicain » (chap. 4) : la Terreur, ravivée par la Commune, devient un sujet majeur, questionnant la violence des Révolutions. C'est l'époque du *Quatrevingt-treize* (1874) de Hugo, mais aussi du roman d'Élémer Bourges, *Sous la hache*, « roman crépusculaire » (1885).

Les deux autres parties de l'ouvrage adoptent une approche synchronique. La seconde partie se consacre à « *La Révolution racontée par le roman* », c'est-à-dire à la manière dont les romanciers s'emparent du sujet avec le souci de se différencier de l'historiographie. La partie étudie « la fabrique romanesque de l'événement » (chap. 1), les dates choisies, les lieux, les grands hommes, puis la manière dont la Révolution comme sujet conduit à renouveler le système des personnages en particulier par la promotion de nouveaux héros, à l'instar de l'Hercule populaire des fictions républicaines (chap. 2). Le récit de la Révolution se présente comme « un récit idéologique » (chap. 3) : son sujet implique une lecture politisée. Néanmoins, même quand les auteurs opposent de manière binaire les deux camps, royalistes et révolutionnaires, les points de vue clivés sont souvent dépassés. La plupart du temps, le genre romanesque est au service d'une polyphonie. Cela s'explique sans doute par le fait que le roman apparaît au XIX^e siècle comme le produit de la Révolution et le genre par excellence de l'ère bourgeoise. Il semble avoir « offert un espace à la médiation, voire à la réconciliation comme si l'issue tragique des intrigues faisait office de catharsis idéologique ». Un dernier chapitre met au jour les « décalages, décentrement, détours » qui lui permettent de montrer la Révolution « autrement », en prenant par exemple pour objet ce que les historiens ont tendance à délaissier, comme la chouannerie.

La troisième partie, « *Un romanesque révolutionné* », aborde les conséquences du sujet sur le genre romanesque, s'attachant à définir les traits singuliers d'un « Roman de la Révolution » : l'écartèlement des registres dans une même œuvre, entre « l'exaltation lyrique pour le récit des hauts faits et la poétique de l'horreur face aux scènes de violence » (chap. 1), l'attention portée aux mutations socio-historiques de la langue et les nouveaux statuts de la parole avec la promotion de l'éloquence révolutionnaire, des parlures et les interrogations sur la parole du peuple (chap. 2), le renouvellement du genre par l'hétérogénéité, le romanesque étant sommé d'intégrer des éléments qui lui étaient étrangers, – la politique, l'Histoire, les réalités sociales – (chap. 3), la mise en forme d'une nouvelle expérience du temps (chap. 4) : « La Révolution a réorienté le rapport au temps, structuré auparavant par la relation au passé (la tradition), vers l'invention d'un avenir par l'action humaine ».

Nous avons pris le parti dans ce compte rendu de ne pas préciser les auteurs de chaque chapitre, car l'un des atouts du livre est bien de proposer une lecture d'ensemble. Le propos s'avère particulièrement dense et riche. L'amplitude du corpus permet de (re)découvrir des œuvres oubliées qui furent pourtant importantes en leur temps comme *La Dot de Suzette* (1797) de Fiévée, *Fragoletta* (1829) de Latouche, *Histoire d'un paysan – 1789-1815* (1868-1869) d'Erckmann-Chatrian. Certaines œuvres très connues sont mises en perspective : ainsi de la nouveauté de *Quatrevingt-treize* où Hugo aborde de front la question de la violence révolutionnaire sans la condamner d'emblée, option singulière dans le paysage romanesque des années 1870.

Sans renoncer à de très riches analyses de détail (par exemple des *Dieux ont soif* de France ou de *Nanon* de Sand), l'ouvrage a également l'intérêt de proposer une catégorie nouvelle, celle des « romans de la Révolution », sous-genre de type thématique, dont le spectre est d'autant plus intéressant qu'il n'est pas – contre toute attente – une sous-catégorie du roman historique. Dans les romans de la Révolution en effet, il n'y a pas, loin s'en faut, uniquement des fictions historiques : on trouve aussi des romans épistolaires, des romans-mémoires, ou des romans de mœurs. Le « Roman de la Révolution » apparaît comme un sous-genre d'autant plus intéressant, et peut-être majeur pour l'histoire littéraire, en tout cas dans la première moitié du XIX^e siècle, qu'il apparaît à bien des égards comme intrinsèquement lié à

l'essor du genre. En un sens élargi, tous les romans de Balzac, de Stendhal ou de Hugo ne sont-ils pas des « romans de la Révolution », au sens où ils décrivent, par le biais de leurs personnages, les conséquences et les prises de position de leurs contemporains sur ce tournant historique majeur ?

Dans ses rapports à la société dont il s'est voulu bien souvent le « miroir », le roman apparaît comme un genre complexe, qui met en jeu des questions bien davantage que des réponses. Ce n'est pas le moindre des atouts de cet ouvrage que de le montrer : quand bien même son auteur adopte des positions clivées sur la Révolution (qu'il s'agisse de Barbey d'Aurevilly ou de Hugo), la fiction propose, elle, des interprétations beaucoup moins tranchées. Le roman de la Révolution n'est jamais (ou presque) un roman à thèse, pour ou contre. Peut-être parce qu'il est aussi une fiction de l'origine, attachée à la naissance obscure du monde « moderne ».

MYRIAM ROMAN